

« Durocher le milliardaire »

Pierre Popovic

Numéro 60, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (1991). Compte rendu de [« Durocher le milliardaire »]. *Jeu*, (60), 144–146.

«durocher le milliardaire»

Texte et mise en scène de Robert Gravel. Décor : Jean Bard; costumes : Louis Hudon; éclairages : Sylvie Morissette. Avec Violette Chauveau, Robert Gravel, Jacques L'Heureux, Alexis Martin, Robert J.A. Paquette, Luc Proulx, Luc Senay et Guylaine Tremblay. Production du Nouveau Théâtre Expérimental, présentée à l'Espace Libre du 6 au 30 mars 1991.

le nerf de la guerre

En 1972, un scénario et des dialogues de Michel Tremblay étaient portés à l'écran des «Beaux Dimanches» par André Brassard; la chose s'intitulait : *Françoise Durocher, waitress*. Robert Gravel s'est-il souvenu du titre de cette production de l'O.N.F. lorsqu'il a écrit *Durocher le milliardaire*? Son Durocher serait-il le fils de la susdite waitress, un fils qui aurait «réussi» et qui aurait rejoint ces *businessmen* que maints journaux actuels présentent comme les nouveaux vaillants héros du jour? Rien ne le laisse vraiment supposer, et un rapprochement trop direct semble exclu. Mais le télescopage des deux titres est fécond et suggère à lui seul que les questions qui agitent la société et la scène théâtrale montréalaise ont sérieusement changé en quelque vingt ans. L'une des différences majeures est que le groupe, dont «on» s'inquiète et scrute les états d'âme, n'est plus le même : à l'avant-garde du prolétariat national a succédé sans transition l'état-major de la classe d'affaires multinationale.

Manifestement, ce léger déplacement d'angle a chicoté Robert Gravel, et il n'est pas anodin de le voir sortir son milliardaire au moment même où une superproduction coûteuse exhibe en ville une version plaquée or simili-oripeau des *Misérables*. Des misérables, *Durocher le milliardaire* en introduit trois. Ce sont des gens du métier, qui travaillent dans le culturel, dans le cinéma précisément. Ils ne sont cependant pas misérables au sens où l'entendait le père Hugo; ils sont plutôt pitoyables, dans leur démarche, dans leur

comportement, à l'image de leur projet de film plat comme une plage de Flandre. Ce projet, ils viennent le proposer à Monsieur Durocher, riche à n'en plus savoir comment jouer les mécènes. Ils l'ont rencontré naguère, dans un avion qui revenait d'Europe et, l'alcool et l'altitude aidant, ils lui ont parlé de leur avenir. Les voici donc quémanteurs, reçus par un serviteur du style faux beau nuage venu des îles, qui leur offre à boire. Arrive Durocher. On cause, de tout et de rien, mais surtout, toujours à côté de tout et à côté de rien. Les enfants de Durocher sont bientôt de la partie, le fils et la fille, délurés comme la presse à sensation fait croire que le sont les rejetons des cossus de ce monde : le premier a le penchant homosexuel, la seconde l'angle d'incidence leste et léger. On jase, c'est fou ce qu'on parle pour ne rien dire; entre les phrases, on arrose. C'est parti pour une baignade dans la piscine qui est au centre du jardin (un rectangle de caoutchouc-mousse bleu sur lequel les comédiens mimèrent cocassement les gestes et les déplacements de la nage). Au terme de la trempette, de vagues couples se sont formés; chaque membre du clan Durocher propose la botte à l'un des trois cinéastes en sursis, chacun à sa façon. Réunion du groupe pour le souper, qui aura lieu à l'avant-scène, face au public. Très vite, l'atmosphère tourne à l'aigre. Il y a que nos trois héros (?) n'ont pas arrêté de boire depuis le début, et que, l'alcool et la platitude aidant, les voici qui ne tolèrent plus leur rôle. La chicane pogne, comme on dit, et elle a tout de ces querelles creuses, dont la vacuité s'est préparée longuement, peu à peu, au rythme de ces conversations éparses, encombrées d'un lancinant malaise. L'algarade se produit à propos de ce sujet palpitant : l'alcool fait-il ou non le bonheur? Pour Durocher et les siens, la réponse ne fait pas un pli. Nos trois cinéastes, quant à eux, veulent bien un mécène milliardaire, mais l'idée qu'il ait *et* la richesse *et* le bonheur leur est insupportable. Gros mots, souvenirs peu sûrs d'un ancien discours de gauche vaguement bredouillés, rupture et sortie des artistes. Chacun rentre dans son monde.

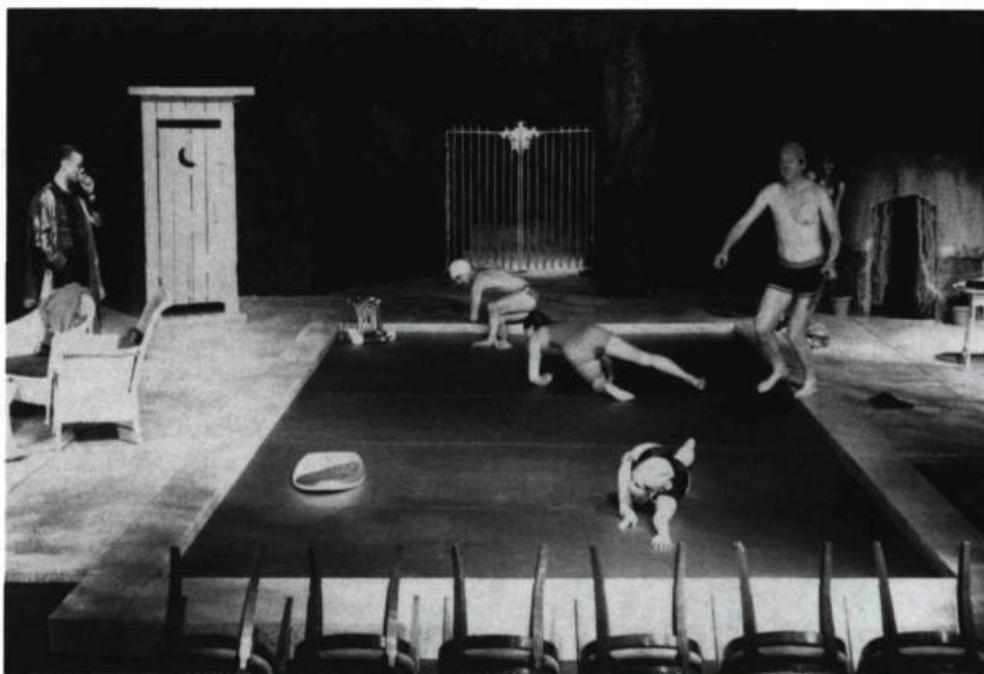
Le plus étonnant est que cette intrigue si petitement lamentable retienne l'attention. Elle y parvient parce que le texte comporte de bonnes

trouvailles et fait rire, mais plus encore parce qu'elle a elle-même, dans sa structure, par les types et les caricatures qu'elle met en évidence, un goût de déjà vu. *Durocher le milliardaire* oscille en effet entre la bande dessinée, le *cartoon*, *Paris-Match* et le *clip*. La pièce semble la transposition à la scène du *remake* français ou québécois d'un épisode de *Dallas* ou le fragment d'un de ces films de série B dont toute l'action se situe dans une villa moite, ou encore le duplicata d'un «commercial» télévisuel. Aussi, ce qui porte à rire ou à sourire, est moins ce qui est dit ou ce qui est fait sur le plateau que le caractère prévisible des attitudes verbales et gestuelles prises par les différents protagonistes du faux drame. Tout ressemble à une citation et vivote dans un double sens constant, tristounet sur la façade. Tous les personnages sont obligés d'une façon ou d'une autre de faire illusion (Durocher et les siens sur leur intérêt réel pour le septième art, les aspirants-cinéastes pour impressionner le mécène et pour se mettre à la hauteur du «luxe» de la réception), en sorte qu'aucun échange n'a véritablement lieu. C'est pourquoi *Durocher le milliardaire* n'est pas vraiment un spectacle sur les rapports de l'art et de l'argent. Il l'est aussi,

bien sûr, dans la mesure où la «question» est soulevée, montrée. Mais Gravel n'exerce pas le même métier que Bourdieu, et il le sait; sa critique utilise d'autres moyens que celle du sociologue. Ce qu'il montre est l'incompatibilité profonde entre divers intérêts privés relayés par différentes manières de voir les choses. C'est un conflit d'habitus et de discours, un différend entre plusieurs lectures d'une même situation que *Durocher le milliardaire* propose.

Deux éléments le font voir. Le premier est le remarquable décor de Jean Bard (il se mérita une claque d'entrée), représentant le jardin intérieur d'une villa, plus vrai que nature, avec ses lierres faussement libres, sa fausse piscine, ses «bécoses» haut de gamme, sa grille kitsch, le tout relevé d'une patine fluo tapageuse qui l'indiquait bien : nous n'aurions droit qu'à des phrases et à des gestes empruntés, qu'aux clichés et aux stéréotypes du jour. Le second est l'arrivée inopinée d'une caricature d'intellectuel BCBG, encravaté sous son costume gris, l'œil torturé derrière d'austères lunettes, surgissant de nulle part alors que tout semble fini, que les personnages du faux drame de mœurs bourgeois se sont

«On jase, c'est fou ce qu'on parle pour ne rien dire; entre les phrases, on arrose. C'est parti pour une baignade dans la piscine qui est au centre du jardin (un rectangle de caoutchouc-mousse bleu sur lequel les comédiens mimeront cocassement les gestes et les déplacements de la nage).» Photo : Mario Viboux.



retirés. Ce drôle de zig au pas nerveux traverse le plateau vers l'avant-scène, marchant sans sourciller sur ce qu'une convention installée depuis deux heures avait défini comme «la piscine». Notre homme s'assied face au public, sort une liasse de feuilles de sa serviette et commence à lire... une parodie de communication de colloque, sophistiquée à souhait. Tous les ingrédients de la charge interviennent : tics de langage («pourrions-nous dire»), sémiotique gestuelle et rhétorique *ad hoc*, syntaxe précieuse, abstraction délirante du propos, et même, chose à la mode dans les rencontres savantes d'aujourd'hui, ingénierie ostentatoire du sujet souffrant dans son discours cognitif («une intense émotion me prit»). Or, cet intervenant surprenant, qui change le rythme et la convention du spectacle, qui désaffecte en un tour de main son décor, parle lui aussi de l'art et de l'argent, et d'une façon totalement étrangère à celle de tous les autres protagonistes de *Durocher le milliardaire*. De cette manière, cette production du Nouveau Théâtre Expérimental attire le regard sur tout autre chose que son thème de surface : sur la vanité et le mensonge de multiples élans unanimistes, consensuels, qui se répandent dans la société alentour.

pierre popovic

«le sang de michi»

Pièce de Franz Xaver Kroetz. Traduction de Jean-Luc Denis et Marie-Elisabeth Morf. Mise en scène : Paul Lefebvre, assisté de Sylvain Héту; décor et accessoires : Jean Morin; éclairages : Lou Arteau; costumes : Marie-Agnès Reeves; environnement sonore : Claude Cyr. Avec Sylvie Provost (Marie) et Jean Lessard (Karl). Production de Ma Chère Pauline, présentée à l'Espace Go du 5 mars au 6 avril 1991.

parce que ça existe

Pour sa première mise en scène professionnelle, Paul Lefebvre a choisi une toute petite pièce intimiste à deux personnages, qui lui a sans doute évité de perdre des énergies à tenter de faire flotter un gros bateau. Il pouvait ainsi se concentrer essentiellement sur une direction d'acteurs qu'il a voulue précise au millimètre près. En jetant son dévolu sur *le Sang de Michi*, encore injoué au Québec, le nouveau metteur en scène a du même coup déterré une œuvre écrite par un Kroetz de vingt ans (c'était sa première), mettant aux prises un jeune couple guère plus âgé que son auteur. Or, la fougue du jeune dramaturge allemand, sa violence et son intransigeance, mais aussi sa générosité, toute l'équipe de production de l'Espace Go les partageait.

Le texte de la pièce est squelettique. Composé de bribes de phrases réparties sur une vingtaine de pages, il pourrait tenir au large dans douze. C'est l'histoire, banale à crever, de l'avortement artisanal de Marie par Karl. Deux êtres désespérément démunis sur le plan matériel autant que sur les plans moral ou intellectuel; un couple qui ne communique que par clichés («C'est ça qu'est ça»), vieux proverbes éculés («Celui qui l'dit c'est lui qui l'est») ou autres moignons de pensées, ce qui ne les empêche pas d'avoir leur petite philosophie personnelle. Ainsi, Karl professe un jour : «Pas venir au monde, c'est la meilleure affaire, et mourir jeune, c'est la deuxième